

**Zeitschrift:** Theologische Zeitschrift  
**Band:** 6 (1950)  
**Heft:** 1

**Buchbesprechung:** Rezensionen

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 19.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Es lag im Rahmen dieses Aufsatzes, daß wir die Namen der Freunde des Damião de Goes hervorgehoben haben, die der Reformbewegung angehörten oder mit ihr sympathisierten. Er hat natürlich auch andere, nicht minder bedeutende Männer seiner Zeit gekannt, die der katholischen Sache treu geblieben waren.<sup>95</sup> Es liegt darum die Frage nahe, wie weit sich Damião de Goes damals der Reform innerlich verschrieben hatte. Beau nimmt z. B. an, daß Goes keine «religiöse Krise» durchgemacht habe, und daß sein Interesse am Protestantismus rein «intellektueller» Natur war.<sup>96</sup> Goes hat wenigstens für elf Jahre (von seiner Ankunft in Antwerpen im Jahre 1523 bis zu seinem Aufenthalt in Padua 1534) den Protestantismus als eine Verbesserung des religiösen Lebens angesehen. Wie Erasmus, Grapheus u. a. war er kein Kämpfer für die religiöse Sache. Er ist aber ein ausgezeichnete Repräsentant jener Gruppe von liberalen Humanisten aus der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts, die durch ihre geistige Unvoreingenommenheit auf religiösem Gebiet den Grundstein für die spätere religiöse Toleranz gelegt haben.<sup>97</sup>

*Annandale-on-Hudson, N. Y. Elisabeth Feist Hirsch.*

## Rezensionen.

*Lexicon in Veteris Testamenti libros*, ed. Ludwig Kæhler et Walter Baumgartner, Lfg. III und IV, Leiden, E. J. Brill, 1949.

Sans revenir sur ce que nous avons écrit ici même à propos du Dictionnaire hébraïque de Ludwig Kæhler (cp. ThZ, t. V, 1949, p. 81-92), nous nous bornons à quelques remarques suggérées par les fascicules (3 et 4) parus depuis notre précédent article.

Les mêmes qualités de lucidité, de pénétration et de méthode, une science qui s'affirme toujours plus étendue et à la page, un sens philologique averti et un emploi toujours plus fécond de la linguistique comparée, tout cela se retrouve dans ces

<sup>95</sup> Es sei an den Briefwechsel des Goes mit Bembo, Sadoletto, Madruzio... erinert. Siehe oben Anm. 2. <sup>96</sup> A. a. O. S. 103.

<sup>97</sup> Studien zu diesem Aufsatz wurden mir durch ein Stipendium der American Philosophical Society in Philadelphia ermöglicht.

nouveaux fascicules que le lecteur étudiera avec un constant profit et avec le sentiment d'être en face d'une œuvre vraiment neuve et pas d'une simple mise au point seulement. Ici aussi l'auteur a soulagé le dictionnaire hébraïque d'explications périmées ou de renvois bibliographiques qui avaient traîné trop longtemps d'édition en édition. Le dictionnaire a été vraiment épousseté, si nous osons dire ainsi, mais enrichi aussi d'une matière et d'une documentation inédites. Nous n'exagérons pas notre pensée en disant qu'à presque chaque page l'auteur nous apprend des choses nouvelles, petites ou grandes, nous ouvre des aperçus et des problèmes nouveaux et, souvent, avance des solutions aussi originales que convaincantes. Ses études étymologiques et ses analyses syntaxiques retiennent particulièrement l'attention. Inutile d'insister.

Nous émettons toutefois le vœu que les relevés soient plus complets encore, si possible exhaustifs, et surtout que le caractère apodictique de certaines explications (p. ex. la dérivation de l'article d'une forme primitive \**han*, cp. p. 221 ; ou la prononciation du waw de *ābīw* (= 'ābīū) comme « voyelle », cp. p. 244 ; ou la dérivation du waw consécutif d'une forme primitive \**wan*, cp. p. 247) fasse place à des clauses hypothétiques : dans le premier et le dernier de ces trois exemples est-il, en effet, si certain qu'il faille renoncer à expliquer la gemination de la consonne postinitiale par une métathèse quantitative (cp. *Bauer-Leander*, Gr., § 23c ; 31b) ? Et, dans le second cas, le waw de *ābīw*, écrit sans point de schoureq par les Massorètes, ne doit-il pas être qualifié de sonante, c.-à-d. de phonème intermédiaire entre les consonnes et les voyelles, et non de « voyelle » proprement dite ? Ou encore, s'agissant du verbe *hālak*, peut-on vraiment indiquer (cp. p. 232) comme « formes parallèles » (cp. le sigle NF et sa traduction anglaise) des thèmes *wlk* et *ylk*, et ne sont-ce pas là plutôt des néoformations à propos desquelles on avouera avec Harris (*Development of the Canaanite Dialects*, p. 33) que les conditions qui amenèrent l'élision du *h* radical et son remplacement par des formes en waw ou en yod nous sont encore inconnues aujourd'hui.

Le lecteur du dictionnaire de Kœhler ne manquera pas d'être spécialement intéressé par les nombreuses et très pré-

cises identifications d'animaux, de plantes, de minéraux. Mais peut-être conviendrait-il d'observer une certaine réserve et de ne pas oublier la mise en garde, trop sceptique d'ailleurs, de Fück (dans *Beiträge zur Arabistik, Semitistik und Islamwissenschaft*, 1944, p. 190. 191) : les isoglosses peuvent suivre des évolutions sémantiques différentes dans les diverses langues d'une même famille linguistique (cp. p. ex. hébr. *re'ēm* et ar. *ri'm*) : aussi bien M. Kœhler est-il d'ailleurs le premier à le reconnaître, par exemple lorsqu'il observe que le mot *ze'ēb* désigne selon les régions le chacal ou le loup (cp. p. 247).

Concluons par quelques observations dont l'auteur tirera éventuellement parti dans un errata.\*

P. 102b, l. 4 depuis le bas : biffer le scheva de *šātā* ; l. 1 depuis le bas : mettre daguesch et scheva dans le *b* de *bekōl*. — P. 104a, l. 15. 16 : l. « trotzdem » plutôt que « bei alledem, dabei ». — P. 105a, l. 11 : l. *biāh* au lieu de *biāḥ*. — P. 106b, s. v. *bābā*, cp. égypt. *b;ḃ* : trou (de l'œil, du nez ; cp. *Erman-Grapow*, WB, t. 1, p. 419. — P. 110a, s. v. *bhl*, à propos de Job 4, 5 ; 21, 6 le rapprochement avec ar. *abhalu* : idiot, et *mabhoul* : imbécile, aurait pu être maintenu (cp. *A. Barthélemy*, Dict. arabe-français, s. v. *bhl*). — P. 114a, s. v. *buṣ*, cp. égypt. *ouadjit* : étoffe verte, et *Spiegelberg*, Z. f. vgl. Sprachforschung, t. 41, p. 128 suiv. — P. 117b, l. 13 : l. « präkambrischer » pour « präkambischer ». — P. 125b, n° 41, cp. égypt. *Ba'tj'sa'ra'* (stèle de Sétî I à Beisan, l. 9). — P. 129b, l. 8 : ranger Es. 5, 13 ; Os. 4, 6 sous *mibbelī* ; quant à Job 38, 2 ; 42, 3, *belī* y est employé sans préposition préfixe *be*. — P. 130a, s. v. *beliyya'al* : dans 1 Sam. 25, 25 ; 2 Sam. 16, 7 on emploie la forme avec l'article (*'iš habbeliyya'al*), et de même au pl. dans 1 Rois 21, 13. — P. 130b, s. v. *bls*, cp. Lisān, VIII, p. 328. — P. 133a, s. v. *bēn*, à propos d'aram. *bar*, cp. *Brokkelmann*, Syr. Gr.<sup>2</sup>, § 76. — P. 141b, s. v. *bēšāy* : cp. la mention de ce nom sur un sceau (PEQ, 1938, p. 114). — Ibid., s. v. *beṣal'el* : l. *šilli* pour *silli*. — P. 142a, s. v. *bēša'* : aj. Ez. 22, 13. — P. 143a, s. v. *baqbuq* : cp. aussi ar. Syr. *bqbq* : faire entendre des glouglous. — P. 144b, s. v. *biq'at Megiddōn*, 2 Chron. 35, 22 porte *megiddō* et non *megiddōn*. — P. 145a, s. v. *bōqēr* : dans Job 7, 18 le TM a *libeqārim* et non *labbeqārim*. — P. 147b, s. v. *br'III*, corriger ar. *brw* en *bry*. — P. 148a, s. v. *brh* : le subst. *ber t* dérive-t-il vraiment (cp. p. 152b) de cette racine (cp. ar. *bari'a*) et non d'un *brh* : couper (cp. ar. *bry* : couper, et hébr. *Kārat berit*) ? — P. 153b, s. v. *brkII*, citer Jos. 24, 10 à propos de l'inf. piël *bārōk*, car c'est la seule attestation de cette forme, prise parfois, mais à tort, pour un inf. abs. qal. — P. 154a, pour la différence de sens entre *bārak le* et *bārak be*, cp. *Sidney Smith*, PEQ, 1949, p. 57. — P. 154b,

\* Wir geben die folgende Liste von Desiderata, wie sie bei einem solchen Wege unvermeidlich sind, unverkürzt wieder, damit unsere Leser, unter denen sicher zahlreiche Subskribenten des Lexikons sind, sich diese in ihr Exemplar eintragen können

D. Red.

s. v. *bārak'el*, BH<sup>3</sup> lit. *barak'el* dans Job 32, 2. 6. — P. 155b, s. v. *berōmim* : cp. ar. *barama* : tordre (du fil, une corde), tresser. — Ibid., s. v. *brq* : l'égyptien *brq* n'est qu'un emprunt, néo-égyptien, au sémitique (cp. *Erman-Gradow*, W. B., s. v.) ; même observation à p. 155a s. v. *berēkā*. — P. 157a, s. v. *bśr* : aj. 2 Sam. 18, 26 aux ex. du piël. — P. 160a, s. v. *betūlim* : aj. v. 38 à Jd. 11, 37. — P. 160b, s. v. *ga'ūwā* : aj. sous 3 : Ps. 36, 12. — P. 162a, s. v. *gē'ūt* : l. *begē'ūt* pour *bigē'ūt*. — P. 163b, s. v. *gab* : l. ar. *ġabūb* pour *ħabūb*. — P. 164b, l. 11 : l. Hi. 41, 26 pour 41, 46. — P. 166a, s. v. *gābīa'* : aj. Gen. 44, 17. — Ibid., s. v. *gebīrā* : aj. Es. 47, 5. 7. — P. 166b, s. v. *gebal* : aj. transcr. Γοβέλ (cp. Eusèbe, *Onom.*, ed. Klostermann, p. 58). — P. 167b, s. v. *gib'on* : l. eġ-Ġīb pour ed-Ġīb. — Ibid., s. v. *gbr* : aj. aux ex. du qal : Ex. 17, 11. — P. 168a, s. v. *gèbèr* : relever la forte proportion d'emplois dans Job (15 sur 66) ; l. 11 depuis le bas : l. Pr. 8 × au lieu de 7 (c.-à-d. Prov. 6, 34 ; 20, 24 ; 24, 5 ; 28, 3. 21 ; 29, 5 ; 30, 1. 19 ; il est vrai qu'à 24, 5 Kœhler amende en *gābar*, mais cette correction semble inopportune car *gèbèr ħākām* est parallèle à 'š *ra'at*) ; Job 40, 7 doit être ajouté à la liste des passages cités. — P. 169b, s. v. *gedūd*, cp. phén. *b'l'gddm* (inser. Qaratepe, l. 25). — P. 170b, l. 2 : aj. 1 Chron. 17, 21. — Ibid., s. v. *gidyā*, la traduction « Ufer » est-elle correcte ? Ne sont-ce pas plutôt les « berges » c.-à-d. le haut des rives ? — P. 172b, s. v. *gdf* ; pourquoi ne plus citer avec Ges.-Buhl ar. *ġaddafa 'ly* : blasphémer contre ? — P. 174a, s. v. *gwz* : l. ar. *ġāza* pour *ħāza*. — P. 174b, s. v. *gewiyā* : cp. ar. *ġawiya* : être puant, fétide ? — P. 175a, s. v. *gōlā* : aj. Esdr. 6, 21 : *ħaššābim mēħaggōlā*. — P. 175b, s. v. *gw'* : le sigle exhaustif est injustifié, car aj. Gen. 6, 17 ; 7, 21 ; 49, 33 ; Nbres 20, 29 ; Jos. 22, 20 ; Job 14, 10. — P. 177a, s. v. *gizbār* : l'emprunt n'a pas dû se faire directement à l'iranien, car la graphie avec *z* calque la graphie araméenne (cp. aram. *ginzā* ; accad. *ganzabaru*), tandis que les formes iraniennes ont *j*. — P. 177b, s. v. *gizzā* : cp. accad. *gizzu* : abgeschorene Wolle, Schafschur, et ar. *ġazz* : laine tondue. — P. 178a, s. v. *gzm* : cp. asa. *gzm* : jurer < couper. — P. 180b, s. v. *gyl* : la liste des v. cités est incomplète : aj. Joël 2, 23 ; Ps. 21, 2, etc. (cp. R. Hist. et Phil. relig., 1942, p. 206). — P. 181b, s. v. *galgalI* : l. pl. *galgillāw* pour *galgilāw*. — Ibid., s. v. *galgalII*, cp. ar. *ġulġulān* : graine de coriandre ou de sésame. — P. 184b, s. v. *golyāt* : cp. RB, 36, p. 93 ; la transcription Γωλωτ repose sur une lecture incertaine et ne représente peut-être qu'une dérivation tardive du nom arabe de Goliath : *ġālūt*. — P. 185a : l. *golèm* pour *glèm*. — P. 187b, s. v. *gm'* : mettre un *wašla* au lieu d'un hamza sur l'article de *arđ*. — P. 188b, dernière ligne : aj. Job 1, 17. — P. 190a, s. v. *gannā* : aj. Esth. 7, 8. — Ibid., s. v. *ganzak*, la vocalisation de *ganuġa* nous semble sujette à caution. — P. 190b, s. v. *gnn* : cp. asa. *gnt* : tectum, tegumentum. — P. 191a, s. v. *g's* : cp. *Brockelmann*, Z. f. Sem., V, 32. — P. 191b, s. v. *gèfèn* : le sigle exhaustif est injustifié (aj. Ez. 17, 7. 8 ; Ps. 80, 15 ; Jér. 8, 13 ; 6, 9 ; Ez. 19, 10 ; Jug. 9, 12. 13 ; Os. 14, 8 ; Zach. 8, 12). — Ibid., s. v. *gōfèr*, cp. *Dhorme*, RB, 1928, p. 441, n. 2 : arbres sur pied, en opposition aux poutres déjà façonnées. — P. 194a, s. v. *gèrèm*, cp. asa. *grb* : corps ? — P. 194b, s. v. *gr'* : l. Job 36, 7 au lieu de 36, 27. — P. 196b, s. v. *gat* : cp. Γεθ dans LXX 1 Sam. 17, 4, etc. — P. 197a, s. v. *d'b* : cp. asa. *d'b* : laboravit,

sollicitus fuit. — P. 200b, n. 15 : aj. Ruth 2, 13. — P. 202a, s. v. *dèbèrI*, aj. 2 Chron. 20, 9. — P. 203a, s. v. *debaš* ; le sigle exhaustif est injustifié car de nombreux renvois sont omis (Deut. 6, 3 ; 11, 9 ; 26, 9. 15, etc.) ; *ibid.*, cp. asa. *ds* : miel. — P. 203b, s. v. *dāgān* : le sigle exhaustif est injustifié : il y a de nombreux autres renvois. — P. 204b, s. v. *dawwāg* : l. *dawwāgim* pour *dawāgim*. — P. 205a, s. v. *dāvid* : l. amor. (Mari) *dāwidum* au lieu de *dawidum*. — *Ibid.*, s. v. *dūdā'im* : cp. ug. *ddym* : mandragores (VAB, C, l. 12, etc.). — P. 207b, s. v. *day* : Nah. 2, 13 n'est pas une attestation de *dayyām*, mais de *bedē* (*gōrōtāw*). — *Ibid.*, l. 4 depuis le bas : l. Lévi. 25, 28 pour 25, 26 ; l. 2 depuis le bas : aj. Nah. 2, 13 aux ex. cités. — P. 208b, s. v. *dyn* : au qal, aj. Ps. 7, 9 ; 9, 9. — P. 210a, s. v. *dlg* : cp. aussi *dgl* ? — P. 210b, s. v. *delā*, cp. *dallāI* ? — P. 214b, s. v. *dammèsèq* : l. ar. *dimašq* : au lieu de *damišq*. — P. 215a, s. v. *dāniyyēl* : aj. « Ketib » à côté de Ez. 28, 3. — P. 215b, s. v. *da'at* : aj. Gen. 2, 9, 17 à l'ex. (Jér. 22, 16) de la valeur encore verbale de cet infinitif substantivé suivi de deux acc. — P. 216a, s. v. *daq* : aj. Lev. 16, 12. — P. 216b, s. v. *dqq* : 2 Chron. 34, 7 porte *hēdaq* dans TM, mais l. *hādēq*. — *Ibid.*, s. v. *dqr* : cp. ar. *daqara* : frapper de la pointe. — P. 217a, s. v. *dar* : cp. vieil iran. *dāru*, phlv. *dār* : arbre ? — *Ibid.*, s. v. *dārōm* : aj. Ez. 42, 18. — P. 217b, s. v. *dāreyāwèš*, l. *דרייהוש* pour *דרייהוש*. — P. 219a, s. v. *darkemōnim*, mettre daguesch doux dans *K*. — P. 220a, s. v. *dèšè* : l. acc. *dīšu* pour *dīšu* ; *ibid.*, s. v. *dš'*, cp. asa. *dt'* ? — P. 220b, s. v. *dèšèn* : aj. Ps. 36, 9 ; 65, 12. — *Ibid.*, s. v. *dāt* : cp. avest. *dāta*, phlv. *dāt*. — P. 221a, l. 10 : l. Mātāg pour Mātāq ; l. 21 : id. — P. 222b, l. 1 : *bamayim* pour *bmmayim*. — P. 223a, s. v. *hoddū* : la citation de la forme *hidaww* (Dar., Suse, I, 44) est sans pertinence, car c'est un locatif employé comme ablatif (= *hi(n)-dāwa* ; cp. *Benveniste*, Gr. du Vieux-Perse, p. 183) ; cp. v. p. *hi(n)duš* (Dar. Pers. e § 2 ; NR a § 3) ; elam. *hi-in-du-iš* ; bab. *in-du-u*. — P. 225b, l. 3 : l. ar. *hind* pour *hibd*. — P. 226b, s. v. *hū*, à noter, à propos des formes asa. que *M. Höfner*, Altsüdarab. Gr., § 27 relève que les formes des pronoms isolés ne sont, en fait, jamais attestées dans les inscriptions sudarabiques. — P. 230b, s. v. *hēkāl* : citer Osée 8, 14, l'unique passage où le pl. *hēkālōt* soit attesté. — P. 231a, l. 22 : aj. Neh. 6, 11 après Es. 6, 1. — *Ibid.*, s. v. *hēlāl* : cp. asa. *hll* (n. pr. hom.). — P. 232a, s. v. *hlk* : indiquer les attestations de *yahālok* (Jer. 9, 3 ; Ps. 58, 9 ; 91, 6 ; Job 16, 6 ; 20, 25) et *wayyahālok* Job 14, 20). Cp. aussi l'élision du *h* de *hlk* à l'impf. qal en ugaritien. — P. 233a, l. 2 : *hōlēk* marque non seulement la durée, mais la progression. — P. 234a, l. 19 : dans Hab. 3, 11 le piél de *hlk* signifie : se mettre en marche, s'avancer, plutôt que : s'évanouir. — P. 237a, l. 8 : corriger d'après TM la vocalisation de *hēmhēm*. — P. 238a, s. v. *hēn* : cp. asa. *hm*, *hn*. — *Ibid.*, s. v. *hmr* : cp. asa. *hmr* : effusio, ejection (cp. Ps. 140, 11). — P. 239b, s. v. *has* : aj. Hab. 2, 20. — *Ibid.*, s. v. *hsh* : citer Néh. 8, 11 : l'imp. pl. *hassū*. — P. 240b, s. v. *hfk* : aj. aux ex. du niphāl : Prov. 17, 20. — P. 242b, s. v. *hrh* : aj. aux ex. du qal : 1 Chron. 4, 17. — P. 243a, s. v. *hrs* : aj. Lam. 2, 2 à Lam. 2, 17 ; aj. Ez. 13, 14 (*qīr*) ; Mich. 5, 10 (*mibšār*) ; et Es. 22, 19. — P. 244b, l. 26 : l. *whly* pour *wlhy*. — P. 246a : mettre un point d'interrogation à côté de \**wan*. — P. 252a, s. v. *zāhāb* ; pour le dérivé *mē zāhāb*, cp. asa. *dhb* : pluie, torrent ? — P. 253b, s. v. *zwrI* :

l. ar. *zayyara* pour *zayara*. — Ibid., s. v. *zwrII*: aj. Job 19, 13 comme ex. de « sich abwenden von ». — P. 255a, s. v. *zayit*: en dépit du sigle exhaustif, aj. Gen. 8, 11; Deut. 24, 20; 2 Rois 18, 32; Es. 17, 6; 24, 13; Job 15, 33; Néh. 8, 15. — P. 255b, s. v. *zkr*: l. asa. *dkr* au lieu de *zkr*.

Neuchâtel.

Paul Humbert.

Paul E. Kahle, *The Cairo Geniza* (The Schweich Lectures of the British Academy 1941) London, Oxford University Press, 1947, IX u. 240 S., 12s 6d net.

Noch heutige koptische Historiker gedenken jener Kirche, die Michael III., Patriarch von 867 bis 895, unter Steuerdruck an Juden als Synagoge verpfändete. Vorhanden ist noch die Geniza, d. h. Abraumkammer. Sie wurde bekannt, als 1896 unter den Fragmenten von dort ein Stück des hebräischen Jesus Sirach entdeckt wurde durch S. Schechter, der dann allein nach Cambridge an die 100 000 Fragmente holte. Von den frischen Texten zur jüdischen Geschichte erwähnt Kahle die sektiererische, wahrscheinlich vormakkabäische *Damas-kusschrift*, hrsg. von Schechter 1910, dann 1933 von L. Rost, ferner ein freilich verdächtiges Brieffragment mit historischen und geographischen Notizen über das jüdische Königreich der Chazaren. K.s Hauptinteresse gilt mit minutiösem Eindringen in die verwickelten Punktationssysteme dem Bibeltext, alten Uebersetzungen und synagogaler Dichtkunst gleichsam in einem Querschnitt durch die Forschung der letzten Jahrzehnte, einschließlich der fachgeschichtlichen Vorgänge. So erscheinen jetzt auch die zahlreichen Dissertationen seiner Schüler im Rahmen eines großangelegten Studienplanes. Wichtig ist (22—38) der Wortlaut der Justinianischen Novelle 146 vom Jahre 533. Sie verbietet die «Deuterosis», d. h. die Mischna; gemeint ist der Fluch gegen 'Nazaräer' und das 'Königreich der Anmaßung' (Tefilla bei K. 26). Das macht die Gedichte mit ihren nun ganz versteckten Anspielungen so schwer verständlich. Endreim tritt im 6. Jahrhundert auf, also zur Zeit, als ihn der noch als Jude geborene Romanos in die byzantinischen Hymnen einführte. Den Samaritanern ist er unbekannt. Bei G. Hölscher, *Syrische Verskunst*, Leipzig 1932, 6 findet sich erst für das 9. Jahrhundert ein Hinweis auf Anton von Tagrit; gemeint sind die Versgruppen-Endreime in Al-

lāh(i) ṭannānā hab li baḥnānā meltā dmūt šnānā «O Gott, Eifernder, verleih mir in Gnaden eine lanzenscharfe Rede.»

Biblische Textkritik bemüht sich, über den kanonisch gewordenen Wortlaut zurückzugehen an Hand von alten Handschriften, Uebersetzungen und Zitaten. Das erregt den Widerspruch einer konservativen Apologetik, hat sich doch E. Kautzsch am Schluß der AT-Uebersetzung gleichsam entschuldigt. Schroff wurde solche kritische Arbeit noch verurteilt von Ch. Heller, *The Samaritan Pentateuch an Adaption of the Massoretic Text*, Berlin 1923, S. VIII.

Hier ein Beispiel (zu K. 123). Nach üblicher Auffassung bestimmt Exod. 22, 4: Wenn jemandes Vieh auf dem Acker eines anderen weidet, soll er vom eigenen Ersatz leisten. Der Samaritaner hat zwischen Vor- und Nachsatz den Einschub שלם ישלם משדהו כתבזאתה ואם כל השדה יבעה (vgl. Heller 188 und 208, ähnlich auch Socin in der Kautzschen Uebersetzung). 'So muß er vom eigenen Feld den entsprechenden Ertrag ersetzen; weidet es aber das gesamte Feld ab'. Diese Erweiterung steht auch in Baba Qamma und in der Septuaginta. Vers 5 verlangt Schadenersatz von einem Brandstifter. Nun ist aber die Vokabel für «weiden» und «Vieh» derselbe Wortstamm בער wie «brennen» und «Brand». Da bringt nun K. aus einem Cambridger Pergament ein aramäisches Targum, das in beiden Versen בער als «verbrennen» durch קר' umschreibt, also in Vers 4 fahrlässiges Brennenlassen, in 5 Brandstiftung annimmt. Aber ein neuester Versuch will zur Rettung der talmudgemäßen Auffassung das aramäische קידתה' in 4 als neugeschaffenes Wort für «Vieh» deuten, während dasselbe in 5 'Brand' bleibt. Es ergibt sich also für diese harmlose undogmatische Stelle a) ein hebräisch-jüdischer, an sich verständlicher Wortlaut, b) ein hebräisch-samaritanischer und ein griechisch-jüdischer mit jüdischer Gesetzeslehre übereinstimmend, c) eine philologisch befriedigende Interpretation, d) eine lexikalische Vergewaltigung zur Umbiegung von a in Richtung auf b. Manche außerbiblische Textzeugen sind dadurch sehr verwirrt, daß bei Abschriften und besonders seit den Druckausgaben die Zitate oft nach dem inzwischen rezipierten Bibeltext geändert wurden.

Als Anlaß zur Masora vermutet auch K. (55 f.) das Auf-



treten des Anan ben David und der Karäer. Das war in Babylonien, und man darf wohl — vorsichtig — daran erinnern, daß damals dort die Charidschiten sich als die wahren Koran-«Leser», also gleichfalls als Karäer (*kāri'*) bezeichneten. Wichtig ist (79 f., 115 f.) das Zitat vom Korangrammatiker el-Farra über genaue Aussprache der Flexions-Endvokale und der Gutturale. Daß letztere im Hebräischen vernachlässigt wurden, belegt K. (91 Anm. 2) außer mit der bekannten zweiten Spalte der Hexapla auch damit, daß Endsilben *taḥ* und *tah*, *da'* und *raḥ* reimen. Nicht gelungen ist den Masoreten die Unterscheidung von ך als *ḥ* und *ch* und von ם als *ˆ* und *gh*, so daß z. B. *Ammon* und *Gaza* mit demselben Anfangsbuchstaben plus gleichem Vokal geschrieben werden, obwohl man bei heutigen orientalischen Hebräern für beide erhaltenen Namen die korrekte Aussprache beobachten kann. Dafür, daß die doppelte Aussprache der *bgdkpt* sich unter syrischem Vorbild durchsetzte, verweist K. (52 f.) auf den parallelen Vorgang der Aufspaltung des Zkafa in westsyrisches *o* neben ostsyrischem *ā* und dem Eindringen des westhebräischen Chatuf neben Kames.

Für die *Biblia Hebraica*, hrsg. von R. Kittel, hatte K. statt des Textes von Jakob ben Chaiyim 1524 den von Ben Ascher vorgeschlagenen, dessen Handschriften er (56 ff.) eingehend schildert mit Beigabe von sechs Kolophonen (110 ff.). Zu den Uebersetzungen seien hier K.s Urteile nur verzeichnet: Die Tora-Septuaginta stamme aus der jüdischen Gemeinde von Alexandrien um 100 v. Chr. und sei durch den gleichzeitigen Aristeasbrief zurückdatiert. Daß es mehrere griechische Uebersetzungen gab \*, zeigt K. (166) im Anschluß an A. Sperber an der Unauffindbarkeit desjenigen Wortlautes von Jes. 40, 2—4, der dem Zitat in Matth. 12, 18—20 vorlag. Die Peschitta stamme aus der jüdischen Adiabene. Das Original des im Westen bis auf Eusebius unbekanntes Diatessaron sei syrisch. Nach Verdrängung aus Edessa ist es erhalten bei den

\* Diese Anzeige wurde im März 1948 eingereicht. Inzwischen bestreitet Peter Katz in der ThZ 1949/1, S. 1—24, das Vorhandensein älterer griechischer Uebersetzungen und stellt die Herausgabe des nach den Grundsätzen für Klassikereditionen erreichbaren Urtextes, d. h. der relativ besten Gestalt der LXX in Aussicht.

Kopten in arabischer Uebersetzung, die um des größeren Eindrucks willen zugeschrieben wird dem auch bei Muhammedanern hochgeschätzten 1043 gestorbenen Arzt Abulfaradsch ibn al-Taijib, dem Sekretär des nestorianischen Katholikos Elias I. zu Bagdad.

Hamburg.

Rudolf Strothmann.

*Vigiliae christianae*, A Review of early Christian Life and Language. Redaktoren: Christine Mohrmann, G. Quispel, W. C. v. Unnik, J. H. Waszink. Jahrgang I (1947), II (1948), III (1949). Erscheint viermal jährlich. North-Holland Publishing Company, Amsterdam. Subskr.-Preis: 12 Gulden (\$ 5.—; £ 1, 4.—).

Obwohl wir, abgesehen von unserer allgemeinen Zeitschriftenschau, nicht ganze Zeitschriftenjahrgänge zu rezensieren pflegen, halten wir doch daran, das Erscheinen der 1947 in Holland begründeten «*Vigiliae Christianae*» als ein für die Erforschung altchristlicher Literatur- und Kulturgeschichte äußerst wichtiges Ereignis besonders zu würdigen. Wohl hatte es immer zum Programm der demnächst wieder erscheinenden «*Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*» gehört, auch «die Kunde der älteren Kirche» neben dem NT mit einzubeziehen, und die verschiedenen Jahrgänge dieser Zeitschrift enthalten sehr wertvolle Artikel über dieses Gebiet. Immerhin ist es zu begrüßen, daß wir nunmehr eine Fachzeitschrift besitzen, die sich zum Ziel setzt, «Artikel historischen, kulturellen, linguistischen oder philologischen Inhalts über die frühchristliche Literatur im weitesten Sinne des Wortes, ebenso wie über christliche Epigraphie und Archäologie zu veröffentlichen».

Diese Neugründung ist wohl als ein Symptom des besonders seit Kriegsende verstärkten Interesses für dieses Forschungsgebiet anzusehen, wie es sich auch in der allenthalben gleichzeitig auftauchenden Tendenz äußert, die patristischen Texte in Wortlaut und Uebersetzung zu veröffentlichen (so vor allem die in Frankreich erscheinenden «*Sources chrétiennes*», ferner das in einer Miscelle der «*Vigiliae christianae*», III, 186, von J. H. Waszink angekündigte, allerdings wohl

mit Recht von ihm in der vorgesehenen Form zugleich auch kritisierte holländische Unternehmen eines «neuen Migne»).

Dogmen- und Kirchengeschichte gehören nach den auf der innern Umschlagseite vermerkten Richtlinien nicht zum eigentlichen Programm der neuen Zeitschrift und sollen nur so weit Berücksichtigung finden, als sie sich auf «social history» beziehen, ein Ausdruck, der vielleicht näherer Erklärung bedürfte. Jedenfalls scheint es mir schwierig, dogmengeschichtliche Probleme auszuschalten, und in der Tat enthalten die bisher erschienenen Jahrgänge einige dogmengeschichtliche Artikel, so die Untersuchung von *J. Daniélou*, II, 1, in der die orientalische Tradition, die in der biblischen «Woche» im Gegensatz zu dem die Ewigkeit darstellenden achten Tag ein Symbol der ganzen Weltzeit sieht, gegenüber der westlichen Tradition abgegrenzt wird, die entsprechend dem apokalyptischen Schema die sieben Tage mit den sieben Zeitaltern der Weltgeschichte identifiziert; ferner in gewissem Sinne auch die Arbeit von *W. den Boer*, I, 150 über Typologie und Allegorie im Zusammenhang mit den Auffassungen von Geschichte und Eschatologie.

Im übrigen gehört die weitaus größte Zahl der bisher veröffentlichten Arbeiten ins Gebiet der Linguistik und der frühchristlichen Literaturgeschichte. Durch alle Jahrgänge hindurch kann man die Arbeiten *Christine Mohrmanns* über das frühchristliche Lateinisch verfolgen, das, wie die Verfasserin nachweist (I, 1), noch im 4. Jahrhundert von Heiden wie Christen als «Sondersprache» empfunden wurde. Die gelehrte Verfasserin stellt auch die Frage nach dem Zeitpunkt, wo die lateinische Sprache sich unter den Christen Roms eingebürgert hat, wobei sie der lateinischen Uebersetzung des 1. Clemensbriefes als ältestem Zeugen und späterhin den Schriften Novatians besondere Bedeutung beimißt (III, 67 und 163, ferner II, 89 und 163).

Es ist nicht möglich, die zahlreichen Arbeiten hier alle zu analysieren. Hervorragende Patristiker sind mit Beiträgen vertreten, so der Redaktionssekretär *J. H. Waszink* selber, der in I, 137 nachzuweisen sucht, daß zwei Stellen aus Tertullians «De anima» den verlorenen Dialogen des Aristoteles ἐκδεδομένοι λόγοι entnommen sind; in I, 13 zeigt er, daß der in den Taufformeln gebräuchliche Ausdruck «pompa diaboli» sich nie auf Personen bezieht. — Ins Gebiet der kultur- und liturgiegeschichtlichen Fragen ge-

hört *W. C. v. Unniks* Untersuchung über die in Hippolyts *ordo eccl.* bezeugte Verordnung an die Frauen, vor der Taufe ihre Haare aufzulösen, ein Brauch, den der Verfasser mit Dix auf die jüdische Proselytentaufe zurückführt (I, 77). Aus der Feder des gleichen Verfassers stammt eine sowohl kanongeschichtlich als philologisch interessante Studie über den vom anonymen Antimontanisten (*Eus. Hist. Eccl.* V, 16, 3) verwendeten Ausdruck μήτε προσθεῖναι μήτε ἀφελεῖν, dessen Bedeutung für die im gleichen Satz vorkommende καινή διαθήκη den Sinn einer fixierten Sammlung von Schriften ergibt (III, 1). — Besondere Beachtung verdienen die auf gründlichem Quellenstudium beruhenden Beiträge *G. Quispels* über die ursprüngliche Lehre Valentins (I, 43) und über den Brief des Ptolemaeus an Flora (II, 17), den er inzwischen in den «Sources chrétiennes» herausgegeben hat. Der gleiche Verfasser weist auch nach (III, 113), daß Minucius Felix im «Octavius» die in den Pseudoklementinen enthaltene jüdische Apologie benützt hat.

Auf die grundlegenden Referate von *J. Doresse* und *Togo Mina* über die neuentdeckten gnostischen Papyrusfunde habe ich bereits früher hingewiesen (*ThZ* 1949, 2, S. 153 ff.). Seither haben die beiden Forscher nun weitere Mitteilungen über den in Privatbesitz befindlichen Band gemacht (III, 129) und auch Photographien der Manuskripte veröffentlicht.

Um einen Begriff von der Reichhaltigkeit der Zeitschrift und der Vielfältigkeit des Mitarbeiterkreises zu geben, erwähne ich *A. Wifstrands* Arbeit über Melitos Homilie über die Passion, die mehr von spätgriechischer Rhetorik als von hebräischer Poesie beeinflusst sei (II, 201), die Untersuchung *M. Pellegrinos* über den dichterischen Wert der Hymnen des Hilarius (I, 201), diejenige von *B. Blumenkranz* über das Gleichnis vom verlorenen Sohn bei Augustin und Caesarius von Arles (II, 102), von *P. Courcelle*, der ein bisher dem Paulinus von Nola zugeschriebenes Gedicht als Werk des Paulinus von Pella bezeichnet (II, 101); *P. M. Grant* sieht in verschiedenen bisher nicht identifizierten Kommentarfragmenten Teile von Origeneskommentaren (II, 161 und 243); *Dom P. Andriessen* stellt das Agraphon in Hippolyts Danielkommentar IV, 60 mit dem bekannten Papiaszitat (*Irenaeus adv. haer.* V, 33) zusammen (II, 248) und schreibt in einer Miscelle (I, 129) den Diognetbrief dem Apologeten Quadratus zu. *J. W. Ph. Borleffs* zeigt die Wichtigkeit des neugefundenen Tertullianmanuskripts aus Clairvaux (12. Jahrhundert) für die Herstellung des Textes von «De baptismo» auf (II, 185). *E. Peterson* weist die Verwandtschaft des Hamburger Papyrusfragments der Acta Pauli mit den Thomasakten nach und die enge Verbindung der apokryphen Apostelakten mit dem vormanichäischen mesopotamischen Enkratismus. *A. J. Festugière* bietet von seiner gründlichen Kenntnis der hermetischen und gnostischen Literatur aus wertvolle Bemerkungen zu den kürzlich von F. Sagnard herausgegebenen «Excerpta Theodoti» des Clemens von Alexandrien und den Fragmenten Valentins (III, 193). Über die gewöhnlich nicht genügend beachtete Frage, auf welche Weise die christlichen Schriften des Altertums «verlegt» wurden, schreibt *H. J. Marrou* einen interessanten Aufsatz (III, 209), in dem er eher individuelle Ver-

breitungsmittel annimmt als eine kommerzielle Technik nach modernen Buchhändlergepflogenheiten.

Es ist ein besonderer Vorzug der neuen Zeitschrift, daß alle Artikel, auch dann, wenn sie sich mit ganz technischen Diskussionen über die speziellsten Probleme befassen, äußerst klar geschrieben sind und sowohl den Gang der Argumentation als die Ergebnisse ohne unnötige Schwierigkeit erkennen lassen.

Das in jeder Nummer auf der zweiten Umschlagseite abgedruckte Programm bemerkt, die Artikel sollten nach Möglichkeit in englischer, französischer oder lateinischer Sprache abgefaßt sein. Daß die deutsche Sprache also offenbar als nicht erwünscht gilt, muß um so mehr auffallen, als einschlägige Arbeiten über dieses Gebiet, die übrigens in den verschiedenen Artikeln oft zitiert werden, auf deutsch und in Deutschland erschienen sind. Ohne über den Gedanken unterrichtet zu sein, der den Redaktionsstab zu diesem merkwürdigen Ausschluß der deutschen Sprache in einer international ausgerichteten Fachzeitschrift veranlaßt hat, kann man ihn wohl erraten. Wahrscheinlich soll damit dem in Deutschland, aber auch außerhalb Deutschlands bei einzelnen verbreiteten Vorurteil entgegengetreten werden, als ob Spezialarbeiten wie diese erst dann wissenschaftlich restlos ernst zu nehmen wären, wenn sie sich dem Bereich der deutschen Wissenschaft einordnen. Wenn diesem Vorurteil hier bewußt entgegengearbeitet wird, so kann man diese Absicht an sich nur billigen, wenn man sich auch fragen kann, ob der richtige Weg im Ausschluß der deutschen Sprache besteht. Auf jeden Fall sollten jedoch an die Ausführung jener Absicht folgende Bedingungen geknüpft werden, die übrigens bereits erfüllt scheinen: 1. daß damit die tatsächlichen Verdienste der deutschen Forschung um die altchristliche Literaturgeschichte in keiner Weise geschmälert werden; 2. daß aus der Hintansetzung der deutschen Sprache kein starres Prinzip gemacht werde, wie denn tatsächlich für den deutsch veröffentlichten Artikel Erik Petersons bereits eine Ausnahme stattgefunden hat; 3. daß das genannte Prinzip nicht im Zusammenhang mit der Nachkriegssituation Deutschlands stehe, sondern im Gegenteil gerade dann beobachtet werde, wenn, wozu (glückli-

cherweise) die Anzeichen bereits vorhanden sind, die deutsche Wissenschaft wieder wie früher arbeiten kann, gleichzeitig aber vielleicht auch die Versuchung zu einem gewissen überheblichen wissenschaftlichen Ton und Stil bei einigen Gelehrten wieder auftauchen könnte.

Basel.

Oscar Cullmann.

*Maria Bindschedler, Der lateinische Kommentar zum Granum Sinapis* (Basler Studien zur deutschen Sprache und Literatur, hrsg. von Friedrich Ranke und Walter Muschg, Bd. 9), Basel, Verlag Benno Schwabe & Co., 1949, 247 S., 2 Tafeln, Fr. 14.—.

«Das Senfkorn» ist ein mittelhochdeutsches Gedicht aus der Zeit um 1300, vielleicht von Meister Eckehart selber verfaßt, die unfaßbare Trinität und den Weg der Seele zu ihr hin mystisch umschreibend; es wurde den Lesern dieser Zeitschr. vor zwei Jahren durch Maria Bindschedler selber vorgelegt und erläutert (Bd. 4, 192 ff., 1948). Die kurzen acht Strophen fanden höchst ungewöhnlicherweise alsbald einen lateinischen Kommentator, und der hier anzuzeigende Band, aus einer von Fr. Ranke angeregten Basler Dissertation hervorgegangen, bietet davon die erste brauchbare und vollständige Edition.

Von den drei erhaltenen Handschriften ist eine Basler (ca. 1320/30) die älteste und beste. Daneben liegt ein Wiener Codex (um 1400?) zugrunde, während eine sonst in Zeitz liegende und jetzt verschollene Handschrift nur nach einigen (durch F. Bech 1883 veröffentlichten) Textproben beigezogen werden konnte: kein erheblicher Verlust, da sie die späteste (15. Jhdt.) und offenbar schlechteste ist. Leider scheinen die mhd. Dialektformen dieser Quellen über deren Heimat nichts auszusagen.

Die Edition selber zeugt von hingebender Sorgfalt. Sie bietet einen klar lesbaren Text mit Variantenapparat und mit Nachweisung der sehr zahlreichen Auctoritates, die der Kommentator fast ständig statt seiner sprechen läßt (vgl. nachher). Sie konnten wohl zu neun Zehnteln ermittelt werden. Eine Uebersetzung steht dem Text gegenüber, äußerst dankenswert für jeden, der in die Sprache der Scholastik nicht eingearbeitet

ist; damit gibt die Editorin zugleich die Höchstform der Interpretation. Mit harmonisch sicherer Hand dichtet sie die mittelhochdeutschen Verse in heutige um, und das spröde, undankbare Thomistenlatein vermag sie mit überraschender Biugsamkeit näherzurücken. Der Preis, den sie hierfür willig zahlt, ist, daß die durchsichtige Begrifflichkeit der scholastischen Spache sich etwas färbt, verschleiert, an Dezsision einbüßt. Wirklich zu vermeiden wäre das ja im Deutschen auf keinem Wege, auch dann nicht, wenn man *intellectus* und *affectus* mit Intellekt und Affekt «übersetzen» wollte (hier: Verstand und Gefühl, was allerdings weiter und dadurch unscharf ist). So gewiß daher öfter auch andre Interpretationen in Frage kommen, so legt doch diese Leistung für alle weiteren Studien einen guten Grund.

Angeführt sei hier der Schlußsatz der Basler Handschrift, weil er in schöner Gedrungenheit einen Kerngedanken des Ganzen ausdrückt, im Anschluß an ein bekanntes Wort, das der Kommentator auf Empedokles zurückführt: Gott ist eine geistige Kugel, deren Mittelpunkt überall, deren Umfang nirgends ist (vgl. S. 206 f). Der Basler Zusatz lautet (S. 160): «Huius sphaerae circumferentia nusquam esse dicitur, quia divina maiestas est incomprehensibilis, centrum vero ubique, quia omnis creatura tamquam effectus bonitatis divinae circa ipsam vigilat ea similitudine, qua se sibi conformat.» Uebersetzung: «Der Umfang dieses Kreises, sagt man, sei nirgends, da die göttliche Größe unfaßbar ist, der Mittelpunkt dagegen überall, da jedes Geschöpf, gleichsam eine Wirkung der göttlichen Güte, über sich selber wacht: in jener Aehnlichkeit, durch die es sich mit sich selbst in Einklang setzt.» Der Satz hätte auch Goethe gefallen, weil er zugrunde legt, daß die Gottheit (was sie auch in sich selber sein möge) sich in jedem Naturvorgang wirkend offenbart (vgl. M. Bindschedler S. 22 ff.). Interessant ist es nun, daß die Uebersetzerin das letzte Wort natürlich und lebensvoll durch ein musikalisches Symbol wiedergibt (Einklang), während *conformat* dem augenhaft-plastischen Bereiche zugehört. Wörtlicher, aber auch gezwungener wäre etwa: «durch die es sich auf sich selber zugestaltet».

Die der Edition angehängten Erläuterungen erleichtern das

Verständnis der Gedankengänge und erlauben durch ausführliche Zitate, die Quellenbenutzung des Kommentators bequem nachzuprüfen. Den kleinen Index Rerum wünschte man freilich ergänzt durch einen Index Auctorum mit ihren Werken; die rasche Namensaufzählung S. 17 reicht für den Forscher nicht aus. Endlich die kurze Einleitung: sie prüft die Momente, die für und wider Eckehart als Verfasser des Gedichtes sprechen, und behandelt eindringlich das Motiv des Senfkorns weit über den Rahmen des Mittelalters hinaus (nach dem lateinischen Kommentar c. 2 hat das Gedicht diesen Namen, weil es in seinen wenigen Worten mit überhimmlischer Kraft beladen ist und demgemäß Heilkraft für die Seele hat). Dem anonymen Kommentator selber sind drei Seiten gewidmet, die ihn vornehmlich nach der Art seiner Quellenbenutzung charakterisieren.

Hier ist denn der Punkt, wo Weiterarbeit einzusetzen hätte. Denn die 60 Seiten dieses Kommentars verdienen es trotz ihrer zunächst befremdenden Form recht wohl, gelesen zu werden, und ihr Autor ist in die Geschichte der Mystik einzuordnen. Ich stelle wenigstens für seine chronologische Fixierung ein paar Notizen auf Grund des nun so bequem greifbaren Materials zusammen. Der Kommentar erhält — weit schärfer als das Senfkorngedicht selber — seine Prägung durch die ständige Benutzung areopagitischer Literatur. Abgesehen von seinem Liebling «Dionysius» selber, dem er fast biblischen Rang gibt (c. 43, 1), den er als ersten und letzten und fast so oft wie alle andern zusammen mit Namen nennt, bezieht sich der Anonymus auf dessen Glossatoren Maximus Confessor, Eriugena, Hugo von St. Victor, Thomas von Vercelli (ca. 1225), ferner auch, nicht immer mit Recht, auf platonische Geistesverwandte wie Proclus, Chalcidius, Origenes. Hierauf legt er selber den Ton, hier gibt er gern, wiewohl oft irrig oder irreführend, seine Meister an; auch Boethius und mancher andre ordnet sich für ihn diesem Kreise zu, ja noch Alan von Lille mit seinen an Boethius anknüpfenden *Regulae theologicae*. Als Platoniker kann er sich auch mit Augustin vertragen, so selten er ihn aus erster Hand zitiert. Andererseits ist der Kommentator ersichtlich im Thomismus aufgewachsen. Das gibt schon seine Begriffswelt zu erkennen, und ein paar Haupt-



werke des Aquinaten wie auch des Aristoteles sind ihm jeweils nach Bedarf gegenwärtig, obgleich er den erstern nie und den andern nur ausnahmsweise als seine Quelle angibt. Offen zitiert er aus Thomas' Kreise allein den «auctor Perspectivae» Witelo (um 1270) sowie Aegidius Romanus mit einer um 1290 verfaßten Arbeit. Dies sind (mit Thomas von Vercelli) bereits sämtliche Quellen des 13. Jahrhunderts, die M. Bindschedler entdecken konnte. Und nach Aegidius kommt nur noch mit ein paar hinreichend gesicherten Anspielungen der große Ungenannte, Eckehart (S. 58 und 88) — während von Scotismus und Nominalismus, wenn ich recht sehe, nichts durchschlägt.

Hierzu fügt sich nun die paläographische Datierung der Basler Handschrift auf 1320/30. Mag man nach unten hin einen Spielraum von ein paar Jahrzehnten offenhalten — früher könnte sie gar nicht liegen, zumal sie nicht die Urschrift ist. Der Kommentator muß also dem mystischen Meister (ca. 1260 bis 1327) zeitlich nahegestanden haben; am ehesten möchte man ihn aus dem Orden hervorgegangen glauben, der Thomas und Eckehart vereinigte. Die Editorin denkt ihn sich auf Grund gelegentlich vortretender Ironie als einen älteren Mann, «der seine schwer befrachtete Begriffssprache nicht mehr ganz ernst nimmt» (S. 17). Träfe das zu, so müßte man die Handschrift entsprechend später datieren. Doch glaube ich viel eher, er ist in der Begriffssprache noch nicht ganz untergegangen. Wenn er eine zum Thema unnötige Novelle über die Erfindung des Schachspiels einflicht und dann (c. 32) auf den selbsterhobenen Einwand, das sei doch ein allzu jugendlicher Scherz, lediglich antwortet, der Scherz sei hier metaphorisch zu verstehen, so klingt das nach einer indirekten Anerkennung seiner Jugendlichkeit, seiner *nitentes anni*. Für diese spräche noch manches andre von dem, was die Herausgeberin selber zu seiner Charakteristik notiert (S. 17 ff.): eine gewisse Unfertigkeit des Stils sowie die Art der Quellenbenutzung, wobei es an Verwechslungen, Mißverständnissen und gar Irreführungen nicht fehlt. Dem könnte man noch manches beordnen: Mißverständnisse der Quellen; die Leichtigkeit, mit der scholastische Schwierigkeiten übersprungen werden (c. 9); eine Neigung zu willkürlichen Deutungen (c. 27, 3—6); über-

haupt etwas Unbekümmertes, das ja allein schon in dem aller Konvention zuwiderlaufenden Thema liegt, scholastischer Kommentar zu einem deutschen Gedicht.

Der Kommentar wäre dann zu Eckeharts Lebzeiten geschrieben, und die Datierung der Handschrift B ließe sich halten. Und sollte man nicht auch der Heimat seines Autors auf dem und jenem Wege näherkommen können?

Dann aber bliebe noch — möge die dankbare Aufgabe bald mit der nötigen Umsicht gelöst werden! —, die geistige Persönlichkeit dieses Anonymus zu erforschen. Auch wenn ihn nicht schon die Themenwahl als eignen Charakter kennzeichnete, würde man vom Prolog bis zum Schlußgebet spüren, daß ihm seine Sache am Herzen liegt. Wenn er seine Arbeit fast musivisch aus Autoritäten zusammensetzt, so mag einem das mißfallen, und es belastete die Edition mit höchst mühseligen Recherchen; aber gegen seine innere Selbständigkeit besagt es nichts, da er aus den vorhandenen Autoritäten genau so gut und sogar sehr viel leichter ein *toto coelo* andres Werk hätte zusammenstücken können. Man muß seine Technik nicht einmal allgemein aus mittelalterlichen Gewohnheiten ableiten, da er zur Zeit des Eckehartprozesses entscheidende Gründe haben konnte, sich hinter Autoritäten zu verschanzen. Und wie tut er das! Sollte es z. B. nur Zufall oder müßiger Spaß sein, daß er ausgerechnet in den ersten Kapiteln seitenlang den Aquinaten zitiert, aber als Quelle nicht ihn, sondern neben Augustin auch den fernen Basilius und den zweifelhaften Origenes angibt? Wenn ihn hier jemand verdächtigte, konnte er gleich antworten: es steht ja bei euerm Thomas (dem eben 1323 heiliggesprochenen!), und der verweist in diesem Zusammenhang selber auf Origenes! So stellte er den Gegnern eine Falle. Und so wäre es die Aufgabe, im Mosaik das gemeinte Bild, durch die Zitate hindurch die bestimmenden Gedanken und damit den Autor selber in seiner Gesinnung und seinen besondern Absichten zu erkennen.

Die Edition, die hier vorliegt, bedeutet demnach nicht einen Abschluß, aber eine schöne, vorzüglich dargebotene Bereicherung. Wenn ihre Schöpferin bei ihrer streng sachlichen Arbeit die mystischen Gedanken des Granum Sinapis und seines Kom-

mentars mit innerlichem Verständnis begleitet hat, so wird grade das weiterhin belebend wirken. \*

*Riehen/Basel.*

*Wolfram von den Steinen.*

## Miszellen.

### Judas 22 f.:

Οὐς δὲ ἐάτε ἐν φόβῳ.

Jud. 22 f. ist die textlich schwierigste Stelle des Briefes. Es werden zwei- und dreiteilige Formen überliefert. Die dreiteilige Form ist die ursprüngliche. Dies bezeugt indirekt Clemens Alexandrinus. Zweimal zitiert er den Text, aber verschieden (Strom. VI, 8, 65: ἀρπάζετε + ἐλεείτε; Adumbrat. in ep. Jud. z. St.: salvate + miseremini). Von den drei ihm zur Verfügung stehenden Imperativen liest er zwei aus und zieht zusammen.

Wie lautet der ursprüngliche Text? Nestle hat den folgenden: καὶ οὐς μὲν ἐλεάτε διακρινομένους σφίζετε ἐκ πυρός ἀρπάζοντες, οὐς δὲ ἐλεάτε ἐν φόβῳ. Dieser Text ist schwerlich richtig. Bedenken erregt das zweimalige ἐλεάτε. Für das erste ἐλεάτε lesen namhafte Textzeugen (A C\* Theophyl. Cassiod. vg) ἐλέγχετε. Wir halten das für ursprünglich. Das ἐλεάτε ist aus V. 23 eingedrungen. Ist aber das zweite ἐλεάτε richtig? Will man es halten, so bekommt man keine deutliche Klimax. Es wäre von drei Menschengruppen gesprochen. Die erste Gruppe wäre ernstlich zurechtzuweisen. Für die zweite Gruppe wäre Fürbitte zu tun (vgl. Jak. 5, 19 f. 16; Ign. ad Smyrn. 4, 1). Was wäre aber für die dritte zu leisten? Man kann das ἐλεάτε nur halten, wenn man Judas eine Warnung nachholen läßt, gegenüber den Zweiflern (Wortstreitern?) der ersten Gruppe die nötige Vorsicht walten zu lassen.

Ich halte den Text für verdorben. Windisch schlägt ἐκβάλετε vor (Komm. z. St.). Wohlenberg stellt ἐάτε und ἐλάσατε zur Wahl (Komm. z. St.). Ich versuche den Nachweis zu erbringen, daß, wenn man schon ändert, ἐκβάλετε und ἐλάσατε unrichtig, dagegen ἐάτε sehr wohl möglich ist. Folgt man den Vorschlägen ἐκβάλετε und ἐλάσατε, so kommt allerdings eine gute Klimax zustande: nach den Mahnungen und der Fürbitte bleibt gegenüber den Unverbesserlichen nur die Exkommunikation übrig. Ist sie geschichtlich wahrscheinlich? Die heftigen Anklagen gegen die Irrlehrer im Jud. reflektieren die faktische Ohnmacht der «Heiligen» (V. 3) gegenüber den Gottlosen, die sich in die Gemeinde(n) eingeschlichen (V. 4) und eine erfolgreiche Tätigkeit entfaltet haben (V. 22 f.). Der Glaubenskampf (V. 3) besteht in der Erinnerung (V. 17), in Selbsterbauung und Selbstbewahrung, in Gebet und Erwartung Jesu Christi (V. 20 f.), aber nicht in der Exkommunikation. W. Bauer (Rechtgläubigkeit und Ketzerei im ältesten Christentum, Beiträge zur hist. Theol. 10, 1934) zeigt deutlich das gewaltige Ueber-

\* Vgl. auch den Aufsatz «Granum Sinapis», den der Rezensent in der «National-Zeitung», Basel, 5. 2. 1950 herausgebracht hat.